

Le roman est une arme...

Une enquête sur le roman aujourd'hui... L'idée était séduisante, et c'est avec beaucoup de sérieux qu'elle a été réalisée par Arnaud Bordes, Stephan Carbonnaux et Serge Takvorian dans cet ouvrage qui ambitionne d'établir un «état des lieux». Ils ont posé cinq questions à quelque 150 écrivains ou journalistes, et recueilli une cinquantaine de réponses souvent très substantielles de la part de personnalités aussi diverses que Jean-Claude Albert-Weil ou Alain Soral, Maurice G. Dantec ou Sarah Vajda, Michel Déon ou Jean Parvulesco, Pierre Jourde ou Michel Mourlet, David Mata ou Alain Paucard, Christopher Gérard ou Alain Santacreu, autant de noms dont la plupart ne sont certainement pas inconnus des lecteurs d'*Éléments*... La première question a trait à la littérature en général et à son éventuel nivellement commercial, la seconde (qui découle de la première) à la normalisation du fond et de la forme, la troisième à l'avenir du roman en tant que tel, la quatrième à l'inflation du discours sur la littérature, la cinquième demandant en conclusion: «Quel est votre idéal littéraire?» Le résultat est évidemment extrêmement varié. Deux remarques toutefois. La première: la formulation des questions tend à une certaine confusion entre littérature et roman, or, celle-ci ne se réduit évidemment pas à celui-là, et la conséquence en est que l'on ne sait pas toujours très bien, dans les réponses, si l'on parle de l'une ou de l'autre. La seconde: les auteurs interrogés, à de rares exceptions près, ne parlent que du roman français, ignorant royalement les domaines étrangers; or, le constat assez dédaigneux qui, à tort ou à raison, est le plus souvent dressé, risque d'apparaître parfois comme un aveu d'ignorance ou comme un manque désolant de curiosité pour les littératures romanesques d'Asie, d'Amérique, d'Afrique et bien sûr d'Europe (notamment orientale). En fait, ce qui rend cette enquête souvent déroutante, c'est que dans leurs réponses aux quatre premières questions, les romanciers interrogés ont presque constamment répondu à la cinquième, se livrant en quelque sorte, plus ou moins consciemment, à un plaidoyer *pro domo*: c'est notamment le cas de Jean-Claude Albert-Weil, avec une flamboyante défense et illustration d'une langue française libérée du «carcan» de Malherbe, ou de Jean Parvulesco, avec un explosif mode d'emploi du roman comme système d'armes métapolitique; ils nous en apprennent infiniment plus, ce faisant, sur leurs propres romans que sur le roman, et l'on ne s'en plaindra pas en l'occurrence. Les réponses à notre avis les plus adéquates, les plus subtiles et les plus équilibrées sont celles de Michel Mourlet, ce qui ne pouvait nous surprendre: «Le roman, exploration (par toutes sortes de moyen) ou reflet: de soi, des êtres, de la société, de la nature, des événements du passé, des mythes, voire de l'avenir, est le genre le plus libre dans sa forme comme dans sa matière. Il ne peut que puiser sans cesse dans ce fonds de nouvelles forces et de nouvelles sèves pour alimenter le mouvement combinatoire quasiment illimité de ses divers éléments.» Cette proposition justifie bien des espoirs auprès de tous ceux pour qui le roman est la consolation même de la vie! Et il n'est finalement guère de saison, en France même, qui ne fournisse à cet égard de réconfortantes révélations, ainsi ces derniers mois *Les pacifiants*, de Régis Schleicher (cf. notre dernier numéro) et *Peine perdue*, de Christine de Lucy (cf. page 7). Nous ajouterions volontiers que le roman peut être aussi exploration ou reflet... du roman lui-même, comme le montrent, par exemple, ceux du si brillant, si savant et si sensible Jean-Benoît Puech, dont l'absence dans cette enquête sera peut-être remarquée.

M. M.

┘ Arnaud Bordes, Stephan Carbonnaux, Serge Takvorian, *Enquête sur le roman*, Le Grand Souffle (24 rue Truffaut, 75017 Paris), 384 p., 18,80 €.